

LE DEVOIR

Vol. LXXXVI - No 205

MONTREAL, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 SEPTEMBRE 1995 75c + TPS + TVQ / Toronto IS

LIVRES

De quoi sera faite la rentrée littéraire

PAGE D 1



LE MONDE

Bosnie: l'OTAN cède le pas à la diplomatie

PAGE A 6

LES ARTS

Marie-France Bazzo: la radio dans le sang

PAGE C 1



LES ACTUALITÉS

Les «Enfants de Duplessis» deboutés en Cour

PAGE A 4

PERSPECTIVES

Le camp du NOUI

Pour la quatrième fois en quatre ans, les Québécois iront aux urnes. Et pour le quatrième automne de suite, les avertissements en provenance du reste du Canada ne font pas dans la dentelle. Sauf pour une petite porte entrebâillée qui, elle aussi, a une odeur de réchauffé...

Depuis que Daniel Johnson a évoqué, devant les jeunes libéraux, la société distincte et le droit de veto, on assiste à un étrange ballet. Que Jean Chrétien, qui aurait pu facilement s'en défilier, ait souligné que la Constitution devrait réapparaître à l'ordre du jour de la nation d'ici 1997, cela a déjà de quoi surprendre.

M. Chrétien s'est bien gardé d'étoffer son propos. Ses lieutenants et lui maintiennent d'ailleurs, en public, le mot d'ordre qu'ils se sont donné. Le référendum portera sur la «séparation», point à la ligne, et on connaît la réponse et laissez-nous s'il vous plaît nous occuper des choses vraiment sérieuses. *Business as usual.*



Jean Dion

Mais d'autres voix se sont fait entendre. A Terre-Neuve, Clyde Wells a plaidé que le Québec n'était pas seul dans son coin à revendiquer. Cette semaine, Mike Harris a indiqué que l'Ontario aussi était partisan de transformations de fond à la façon dont le Canada fonctionne. Et l'écho s'est répercuté jusque chez Preston Manning, qui a promis qu'après un NON bien senti, l'éternel rebelle pourrait compter sur de solides alliés dans sa quête d'une plus grande autonomie pour les provinces.

Si on ne craignait de confondre la proie et l'ombre, on en déduirait que le «camp du changement» n'est pas nécessairement celui que l'on pense. A Saint John's, les premiers ministres provinciaux ne se sont pas braqués unanimement contre Ottawa, affirmant leur volonté de définir eux-mêmes les normes nationales encadrant les programmes sociaux au moment où le fédéral s'apprête à retirer ses billes?

N'aurions-nous pas entendu de semblables chants de sirènes dans une autre vie? Bien sûr, cette fois, il n'est pas question de «sièges en jeu pour du changement». Ce serait trop caricatural, et il y a de ces souvenirs qu'on préfère ne pas réveiller. Mais pendant que le reste du Canada s'échine à prévenir que tout OUI sera immanquablement accueilli par un NON retentissant, voici qu'on donne à entendre qu'un NON prendra des allures de OUI... à quelque chose d'autre.

On s'entend sur ce qu'on ne veut pas, mais...

De OUI à quoi exactement, c'est une autre histoire. Robert Bourassa, qui est probablement la personne la mieux placée au monde pour discuter de ces choses, l'a dit et redit mercredi: «Le Canada ne parle pas d'une voix univoque.» Et ce qui sera vrai après le référendum l'est tout autant avant.

Ainsi la «décentralisation». Que la puissante — et très centrale — Ontario se soit jointe à ses défenseurs n'est certes pas anodin. Mais de là à y voir l'indice d'une tendance lourde susceptible de mettre en pièces ce qu'on appelle le *statu quo*, il y a une marge. Dans plusieurs provinces, le désir de voir Ottawa lever les pattes est bien davantage associé à la mise en place d'une plateforme de droite qu'à un authentique souci de redessiner le partage des pouvoirs dans la fédération. Et ce que la nécessité — les coffres-forts vides du fédéral — pourrait imposer risque de venir se briser sur l'absence de consensus. On l'a vu à Saint John's, en ce qui a trait à la santé: on s'entend sur ce qu'on ne veut pas, mais pas moyen de s'entendre sur ce qu'on veut. Cela sans même la voix traditionnellement discordante du Québec, qui, après un NON défini comme la promesse de lendemains qui chantent, en voudra sans doute encore plus...

Du reste, si cette stratégie du «NON = OUI» en est bien une, elle illustre l'ampleur du fossé d'incompréhension qui sépare les deux solitudes. On le répète dans les capitales provinciales: pas question de parler de Constitution. Or si celle-ci n'est pas particulièrement un puissant stimulant populaire, les «arrangements administratifs» qu'on lance aujourd'hui à tous vents ne sont pas plus de nature à régler l'impasse.

Car les Québécois, il est vrai, montrent leur préférence pour une transition tranquille, pour une «souveraineté à la pièce», et pas de toutes les pièces. Et si la question n'est pas une priorité, ils veulent aussi, quand on l'aborde, de grands principes, fussent-ils symboliques. Dans un récent sondage, deux tiers d'entre eux disaient espérer le dépôt par le reste du pays d'offres constitutionnelles avant le référendum. Ce n'est quand même pas l'angoisse existentielle entourant l'absence de guichet unique en matière de formation de la main-d'œuvre qui les guidait.

Société distincte? Statut spécial? Le camp du NOUI n'en veut rien savoir. Dix provinces égales. «You're in or you're out», disait récemment Roy Romanow. C'est de bonne guerre. Mais savent-ils à quoi ils s'exposent ce faisant? Faudra-t-il leur rappeler que Mario Dumont a à peine 25 ans...?

«Les Québécois veulent voter et vont voter»

Le gouvernement tiendra son référendum sans tenir compte des contestations judiciaires



PHOTO PC

En compagnie du ministre de la Justice et Procureur général Paul Bégin, le premier ministre Parizeau a expliqué que le gouvernement avait décidé de défendre la priorité de l'Assemblée nationale sur le processus judiciaire dans le cas du prochain référendum.

Au terme d'une journée qui a tenu les journalistes en haleine et d'une réunion extraordinaire du cabinet, le gouvernement québécois a annoncé hier que le processus référendaire suivrait son cours malgré la contestation judiciaire. «Les Québécois veulent voter, ont le droit de voter et vont voter. Il y aura un référendum et les gens vont voter. Tout en respectant les prérogatives de la Cour, il faut aussi respecter les prérogatives de l'Assemblée nationale», a déclaré le premier ministre.

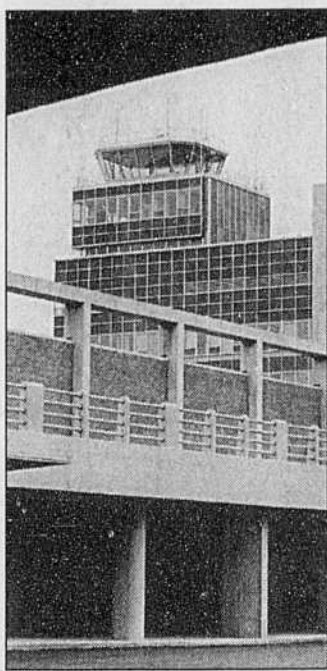
KONRAD YAKABUSKI
LE DEVOIR

Le gouvernement Parizeau décide de ne pas porter en appel la décision de la Cour supérieure, rendue jeudi, qui permet à l'avocat Guy Bertrand de procéder dans sa requête d'une injonction visant à faire annuler le référendum.

Mais soucieux du fait que toute intervention de Québec risquerait de légitimer la démarche de Me Bertrand et de bouleverser l'échéancier référendaire, les procureurs du gouvernement ne seront pas non plus présents pour plaider sa cause lorsque le juge Robert Lesage se penchera sur la requête de l'ancien candidat péquiste dès mardi matin.

Voilà la décision dont le ministre de la Justice et Procureur général Paul Bégin a fait état hier au cours d'une réunion extraordinaire du conseil des

VOIR PAGE A 10: QUÉBÉCOIS



Ces aéroports qui se vident

S'il faut en croire les propos de Jacques Auger, président des Aéroports de Montréal, ce qui fut jadis la principale plaque tournante canadienne et la porte d'entrée des Européens sur l'Amérique du Nord devra se contenter de son rôle de centre aéroportuaire régional, dualité de Dorval-Mirabel oblige. Pourtant le ministre des Affaires étrangères, André Ouellet, avait ravivé l'espoir en reconnaissant la semaine dernière l'«erreur» de Mirabel et en invitant l'administration ADM à «rationaliser l'utilisation des aéroports pour nous assurer que les lignes aériennes ne continuent pas d'éviter Montréal à cause de la présence de deux aéroports». Mais M. Auger insiste: «On a fait

nos devoirs. On a épluché nombre d'études et examiné tous les éléments de la problématique. De tout cet exercice, c'est le *statu quo* qui ressort, et nous n'entendons pas réviser cette position.»

Pendant que l'on tente ainsi de défendre la double vocation des aéroports et de se complaire dans un *statu quo* qui perpétue la problématique des correspondances, Toronto étend son emprise et poursuit son ascension au rang des plus importants «hubs» d'Amérique du Nord avec ses 21 millions de passagers. Et Montréal regarde glisser toute une industrie vers Toronto.

Nos informations en page C 1

Le cheval de Troie du soccer nord-américain

C'est la filière féminine qui pourrait bien assurer l'avenir américain du ballon

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

2. Qu'ont en commun Andre Agassi, Michael Jordan... et Carin Gabarra? De grands manufacturiers d'articles de sports misent sur chacun d'eux pour faire la promotion de leurs produits. Mais la joueuse de soccer se distingue du tennisman et du spécialiste des *dunks*: en plus de vendre des chaussures et des survêtements, cette femme est peut-être en train d'assurer les lendemains américains de la dernière Coupe du Monde de soccer masculin. Et si l'avenir du soccer nord-américain passait par la filière féminine?

Les États-Unis se targuent, à juste titre, d'accueillir chez eux les plus grandes ligues professionnelles de baseball, de hockey, de basketball et de football. Mais le sport le plus populaire de la planète, le soccer, peine à faire sa niche sur le nouveau continent. Largement tenue à l'écart de la galaxie soccer, l'Amérique semble toutefois sur le point de céder au charme de ses émissaires féminines. «S'il doit y avoir une véritable percée du soccer professionnel en Amérique du Nord, je crois qu'elle se fera du côté féminin», opine ainsi Jean Gandubert, secrétaire général de la Fédération Québécoise de Soccer-Football (FQSF).

Les publicitaires ne s'y trompent pas, qui misent de plus en plus sur les femmes pour vendre les articles nécessaires à la pratique d'un sport traditionnellement réputé être un fief masculin. Il suffit de consul-



PHOTO JACQUES GRENIER

Sonia Denoncourt, seule Canadienne arbitre de niveau FIFA.

VOIR PAGE A 10: SOCCER

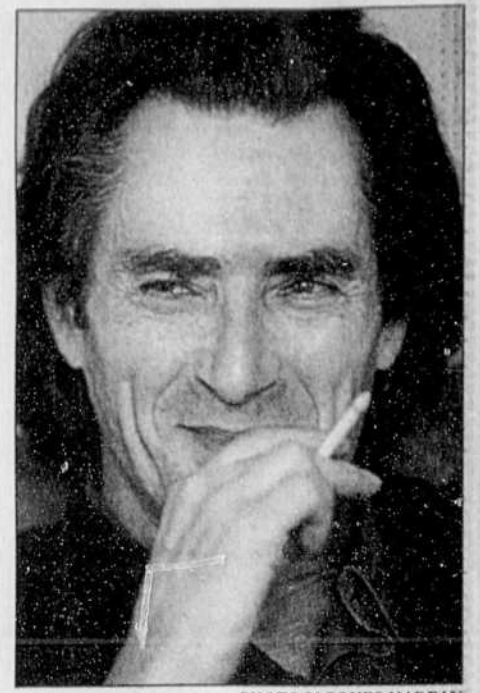


PHOTO JACQUES NADEAU

Sami Frey

L'étrange alchimie du désir

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il a un des regards les plus intenses du cinéma français, un jeu dramatique à souhait, un passé de comédien dirigé par des réalisateurs aussi prestigieux que Godard, Rappeneau, Duras, Doillon, Sautet. Au cinéma, Sami Frey est d'abord un

visage familier plutôt qu'un nom très connu du grand public. Comme si le septième art ne lui avait jamais rendu entièrement justice. Le comédien dégage un charisme que le jeune premier, beau brun d'antan, n'annonçait pourtant pas. Une finesse, une tristesse que lui ont ajoutées la vie et qui en font cet être habité et étrange qui vous scrute quand il vous parle.

Pour lui, un acteur à succès est le fruit d'une alchimie étrange, entre son talent propre et le désir qu'il inspire au public. «Quelle est l'alchimie du désir?» me demande Sami Frey. Pourquoi les gens ont-ils envie de voir une tête plutôt qu'une autre à l'écran? de s'identifier à elle? d'y rêver? Il y a une part de mystère et d'injustice dans ce métier-là...

Ça fait longtemps qu'il roule dans le paysage cinématographique et théâtral français. Lorsqu'il voit apparaître au petit écran le Sami Frey de trente ans plus jeune, il se demande qui diable se tient devant lui. Regardant ces images des années 60, il coupe parfois le son, se gratte la tête: «À quoi peut bien penser ce petit brin?», ne trouve pas la réponse. Il fut jeune premier dans les bras d'*Angélique Marquise des anges*, un adonis qui s'agitait dans *La Vérité* de Clouzot auprès de Brigitte Bardot, mais désormais n'arrive pas à retrouver ces «moi» enfuis. «Ça me trouble», confesse-t-il. Il se sent comme ces enfants d'aujourd'hui qui furent filmés sur vidéo depuis leur naissance, à chaque étape de leur vie. Reflets muets. «Alors que le roi lui, demeure nu.»

Il a joué dans cinquante, soixante films, déclare aimer le drame autant que la co-

VOIR PAGE A 10: FREY

PL@NÈTE

Les lecteurs du *Devoir* trouveront dès mardi prochain dans leur quotidien la page *Planète*, tout entière consacrée au monde de l'informatique: multimédia, inforoute, CD-ROM, logiciels, ordinateurs, etc. Les semaines suivantes, *Planète* paraîtra le lundi.

Le Devoir ne sera pas publié le lundi 4 septembre, jour de la Fête du Travail

INDEX MÉTÉO

- AgendaD11
- Avis publics.....C6
- Classées.....C9
- Culture.....B1
- Économie.....C1
- Éditorial.....A8
- Le monde.....A6
- Mots croisés.....C9
- Les sports.....C10



Montréal
Ensoleillé, ennuagement en fin de journée dimanche.
Max: 22



Québec
Ciel variable les deux jours. Max: 21
Détails en C8

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

Compétition au FFM

Une Sandrine Bonnaire désincarnée

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On attendait beaucoup du premier long métrage du Français Georges Bardawil *Confidences à un inconnu* que le FFM présentait hier en compétition. A cause de l'étonnante et forte distribution, point de convergence de stars de plusieurs pays, mêlant Sandrine Bonnaire, William Hurt, Alexandre Kaidanovskij et Jerzy Radziwilowicz, tous du gros monde en leur pays qu'on avait envie de voir se colletter ensemble.

Ce film très académique et froid fut pourtant une déception. Sur des images très belles, des costumes magnifiques, des décors ayant manifestement commandé une grande recherche plastique, le public avait envie de se laisser séduire par ce spectaculaire Saint-Petersbourg du début du siècle (reproduit à Prague, je crois).

En 1907, un dentiste se fait assassiner et sa belle épouse (Sandrine Bonnaire) semble bien peu chagrine, pour ne pas dire complètement insensible. Lumières sur la vie secrète de la dame qui balance entre deux amants: un jeune révolutionnaire exalté et un sculpteur officiel, à l'heure où monte la colère du peuple et où les canons du futur octobre grondent

au loin. La dame en noir n'a-t-elle pas fait la rencontre d'un mystérieux étranger fort séduisant (William Hurt) qui pourrait rejoindre les amants en lice?

C'est la mécanique glaciale de cette histoire qui l'empêche de lever. Sandrine Bonnaire qu'on a connue ailleurs si habitée semble ici dépossédée d'elle-même. Il faut dire que son rôle de femme sans émotions la condamne à demeurer un simple masque, déversoir des passions d'autrui qu'elle n'arrive pas à partager, une vraie femme de marbre. Tout le film se joue en dehors du registre des émotions. Alors que le climat russe est en 1907 si trouble et devait mener dix ans plus tard à la chute du tsar, cette frénésie n'arrive pas à traverser l'écran et à nous atteindre. Quant aux personnages, ils sont dépourvus de charisme et chacun se désintéresse bien vite de leur sort. On lève son chapeau au directeur artistique qui fit du si beau travail, mais *Confidences à un inconnu* demeure une belle coquille vide.

LE FESTIVAL DES
FILMS DU MONDE

La section compétitive ne s'est pas améliorée du côté japonais, avec *Le Fleuve profond* de Fukai Kawa. Film qui se voulait pourtant rempli de bonnes intentions, lesquelles n'ont guère su déboucher sur une œuvre sensible. *Le Fleuve profond* raconte en plus de deux heures les destins entrecroisés de touristes japonais en Inde. Comment la jeune femme Mitsuko, jadis folle étudiante qui jouait avec le cœur de ses soupriants en est-elle venue à rechercher à Bénarès le seul homme qui a vraiment su l'aimer et s'est fait prêtre? Pourquoi monsieur Isobe croit-il que sa femme défunte s'est réincarnée dans la peau d'une petite fille de Bénarès? Eux et monsieur Kiguchi, travaillé par de douloureux souvenirs de guerre, cherchent donc une vérité en Inde, pays où la déesse mère souffre avec son peuple infortuné. Le cinéaste aurait dû nous bercer avec les envoûtements de l'Inde, se concentrer sur l'évolution intérieure des personnages. Au lieu de quoi chaque histoire est éparpillée en gros traits, sans finesse, avec une facture de style très amateur, et un moralisme appuyé. Même l'Inde n'arrive pas à nous séduire. L'intrigue, fautive, du début à la fin, et les personnages sans relief ne laissent derrière eux aucun sillage sensible, que du vent.

SOCCER

Le tiers des joueurs sont...
des joueuses

SUITE DE LA PAGE 1

ter des revues spécialisées dans ce qu'on appelle partout, à l'extérieur de l'Amérique du Nord, le football, pour voir se profiler des jours meilleurs pour un sport aux promesses d'avenir si souvent brisées ici.

La plus grosse de ces revues aux États-Unis, *Soccer America*, fait ainsi une place centrale aux têtes d'affiche du soccer américain, les membres de l'équipe nationale féminine, qui ont remporté la première Coupe du Monde de soccer féminin, en 1991, en Chine. Le jeu de Carin Gabarra, récipiendaire du ballon d'or, avait alors inspiré toutes ses coéquipières.

Bien servi par une loi fédérale obligeant les universités à déboursier autant d'argent pour le développement du sport féminin que pour le sport masculin, le soccer féminin américain apparaît comme la voie royale pour la mise sur pied d'une première ligue professionnelle d'un sport collectif féminin en Amérique du Nord. Une perspective d'avenir intéressante et de gros sous en jeu pour le marché publicitaire américain.

Si le soccer féminin canadien n'a pas encore atteint l'importance qu'il a aux États-Unis, où 45 % des membres fédérés sont des femmes, il n'en occupe pas moins, sur l'échiquier mondial du foot, une place que lui envie son vis-à-vis masculin. La deuxième position obtenue lors de la deuxième édition de la Coupe du monde féminine, tenue en juin dernier en Suède, place en effet le soccer féminin canadien dans le peloton de tête d'un sport en pleine ébullition, les femmes représentant le tiers des quelque 400 000 joueurs affiliés à l'Association canadienne de soccer.

Au Québec, seulement 26,7 % des 80 000 membres de la FQSF sont des femmes, ce qui n'empêche toutefois pas Sylvie Béliveau de régner sur le soccer féminin canadien depuis juin 1991. Seule femme à diriger une équipe nationale lors de la dernière Coupe du monde, elle sait pourtant que rien n'est encore acquis pour son sport, qui occupe toujours une place subalterne au sein de la Fédération internationale de football association (FIFA). «Quand tu assistes à une réunion technique internationale où il y a 250 hommes et trois femmes, tu ne dois pas t'étonner de voir certains hommes dormir quand il est question de soccer féminin, même si 90 % du temps a été consacré au soccer masculin.»

Mais il en faudrait davantage pour faire sortir de ses gonds l'entraîneuse de 31 ans. Fine psychologue, elle arrive à ses fins sans se battre et sans crier, par la force de l'argument et la crédibilité bâtie au fil des ans. «Je n'essaie pas d'obtenir des choses pour le soccer féminin en privant les hommes de ce qu'ils ont. Moi, je me fous qu'ils aient 100 %. Je demande seulement qu'on trouve un autre 100 % pour les femmes. Quand on manque de terrains, on tasse les femmes. Mais le problème, ce n'est pas que les femmes jouent, c'est qu'on manque de terrains!»

Sylvie Béliveau a connu sa traversée du désert. Déjà entraîneuse-adjointe de l'équipe nationale féminine depuis 1986, elle est nommée directrice du Centre national de haute performance en soccer, à Montréal, en 1989, où elle succède à Valerio Gazzola, actuel entraîneur-chef de l'Impact, qui a mis sur pied le

Centre. Cette nomination ne fait toutefois pas l'unanimité. Certains leaders de la communauté footballistique québécoise sont dépités de voir une femme être chargée du développement de nos meilleurs espoirs.

Mais l'ancienne gardien de but de Sherbrooke persiste et signe. Elle établit peu à peu sa crédibilité dans le milieu, au point de devenir directrice technique de la FQSF en janvier 1993. Une femme, québécoise de souche par surcroît, accède ainsi pour la première fois à la tête du soccer québécois, un monde largement dominé par les hommes et où les communautés culturelles occupent une place importante. Celle qui se sentait regardée «comme un animal de zoo» lors des premiers entraînements qu'elle dirigeait au Centre national de haute performance apparaît désormais comme une figure incontournable du soccer québécois, même si elle se consacre à temps plein à son travail d'entraîneuse de l'équipe canadienne féminine depuis avril 1994.

Une fonction qui lui a d'ailleurs permis de beaucoup voyager et de prendre la mesure du développement mondial du soccer féminin. Elle observe ainsi que les bastions du soccer féminin se trouvent là où, à l'exception de pays très peuplés, comme la Chine, le statut de la femme est très avancé. L'état du soccer féminin constituerait en quelque sorte un baromètre du niveau de démocratisation des rapports entre les hommes et les femmes. Il n'est pas étonnant dans cette optique de voir les Norvégiennes, vainqueuses de la dernière Coupe du monde, occuper le sommet de la pyramide du soccer féminin, alors que les traditionnelles puissances sud-américaines, comme l'Argentine, sont à peu près absentes du tableau.

Cette lente démocratisation des rapports entre les hommes et les femmes dans le monde du soccer s'observe également au niveau de l'arbitrage. En Suède, en juin dernier, la moitié des arbitres assignés aux parties étaient de sexe féminin, une première pour la très conservatrice FIFA. La seule canadienne arbitre de niveau FIFA, la montrealaise Sonia Denoncourt, avait d'ailleurs la responsabilité d'assurer le bon déroulement de la partie d'ouverture, une rencontre historique.

Première femme à avoir agi comme juge de touche lors d'une partie internationale masculine, en janvier dernier à Toronto, Sonia Denoncourt a pris l'habitude d'ouvrir des portes pour ses consœurs. A son retour de Suède, la A League, ligue de soccer professionnel nord-américain, lui a confié la direction de trois parties consécutives de l'Impact: elle devenait la première femme à arbitrer du soccer professionnel masculin. «Certaines des équipes m'ont dit que j'avais été le meilleur arbitre depuis le début de la saison.» C'est encore elle qui était en fonction, hier, pour le dernier match de la saison habituelle locale de l'Impact.

Comme Sylvie Béliveau, Sonia Denoncourt ne se dit pas féministe, mais milite résolument, par ses actes, pour l'égalité entre les hommes et les femmes. «J'ai toujours demandé qu'on ait à mon égard les mêmes exigences que pour les hommes, mais qu'on m'accorde en retour les mêmes possibilités qu'on leur donne.»

QUÉBÉCOIS

SUITE DE LA PAGE 1

ministres, convoqué en catastrophe par le premier ministre Jacques Parizeau en réaction au rebondissement inattendu de jeudi.

Le juge Lesage avait alors rejeté l'argument du gouvernement selon lequel la requête de M. Bertrand était irrecevable parce qu'elle dépassait la compétence de la cour. Me Bertrand demande aux tribunaux de se prononcer sur la démarche référendaire et le projet de loi de la souveraineté qu'entend déposer le gouvernement avant même qu'il ne soit adopté.

Pour le premier ministre Parizeau, c'est le principe même des prérogatives de l'Assemblée nationale de légiférer qui serait remis en cause si le gouvernement essayait de défendre sa position devant la Cour.

«On ne peut pas assujettir le droit de vote des Québécois à une décision des cours. C'est contraire à tout notre système démocratique» a déclaré M. Parizeau.

Bien qu'il se soit dit confiant dans le fait que la Cour lui donnerait raison, M. Parizeau a affirmé que l'on créerait un précédent dangereux si le gouvernement se sentait dans l'obligation de défendre sa cause devant le juge Lesage.

«Dans le cadre d'un autre scrutin, après le référendum, dans d'autres causes où on voudrait faire voter les gens, il faudrait retourner demander l'autorisation» des tribunaux, a fait valoir le premier ministre lors d'un point de presse aux côtés du ministre Bégin.

«Tout en respectant les prérogatives de la Cour, il faut aussi respecter celles de l'Assemblée nationale», a affirmé M. Parizeau.

Selon M. Bégin, les avocats du gouvernement, Jean-Yves Bernard et Réal Forest, ont déjà fait valoir devant le juge Lesage tous les arguments dans l'arsenal du gouvernement pour faire débouter Me Bertrand au cours des trois jours d'audiences sur la requête de non-recevabilité.

«Il ne servirait à rien d'aller plus loin, ce qui aurait uniquement pour effet de retarder la suite des choses (...). Je pense qu'il est nécessaire que le juge rende sa décision après avoir entendu M. Bertrand», a opiné M. Bégin.

Il apparaît, d'après la déclaration du ministre de la Justice, que le gouvernement compte beaucoup sur le rejet éventuel de la requête de M. Bertrand et cherche à ne pas retarder une telle éventualité en allant encore plaider la cause du gouvernement devant les tribunaux. Selon M. Parizeau, l'inconvénient qu'il aurait causé au gouvernement Me Bertrand n'aurait pour effet que de retarder le référendum de «peut-être 24 heures».

Pour le politologue Guy Laforest, de l'Université Laval, le gouvernement se positionne de la bonne façon en défiant la Cour de s'ingérer dans la sphère politique. «Je pense que c'est une bonne stratégie de la part du gouvernement. Ça met de la pression sur la magistrature qui est assise sur quelque chose d'extrêmement fragile, c'est-à-dire la légitimité de la constitution qu'ils ont à interdire», a-t-il fait valoir dans une entrevue, faisant allusion à l'adoption de la Constitution de 1982 sans l'accord du Québec. En donnant raison à M. Bertrand, la Cour risquerait de renforcer la crédibilité du gouvernement ainsi que l'argument selon lequel «le Canada est devenu une espèce de prison juridique pour le Québec» a ajouté le politologue.

Le constitutionnaliste Jacques Frémont a renchéri, soulignant qu'une décision en faveur de Me Bertrand aurait comme conséquence de «condamner les Québécois à faire l'indépendance autrement que par leurs élus», c'est-à-dire par la révolution.

Si, dans cette optique, il semble que le rejet de la requête de Me Bertrand soit très probable, il n'en demeure pas moins que la stratégie du gouvernement de la non-ingérence n'est pas sans risques, selon Me Frémont.

«S'il y a une injonction sur la table, je ne vois pas comment le gouvernement peut contourner cette injonction sinon d'en appeler devant la Cour d'appel et, ironiquement, devant la Cour suprême», a-t-il déclaré sur les ondes de RDI.

Dans une telle éventualité, l'échéancier référendaire du gouvernement, qui vise un scrutin le 30 octobre ou au plus tard le 13 novembre, risque d'être bouleversé.

Pour sa part, M. Parizeau a balayé hier cette question. «Ne commençons pas à monter les scénarios. Le Procureur général nous fera ses recommandations au fur et à mesure que les situations se développeront.»

Quant à l'intention de Me Bertrand de faire témoigner M. Parizeau, M. Bégin a dit que le «Procureur général fera valoir les moyens» dont il dispose pour répondre à une telle éventualité la semaine prochaine.

Manneken Pis: une petite perle

MANNEKEN PIS
De Frank Van Passel, Belgique,
90 minutes
Dimanche à 19h20 au Parisien.SALAM CINEMA
De Mohsen Makhmalbaf, Iran,
75 minutes
Dimanche à 20h et lundi à 13h30
au Parisien.POSTE AVANCÉ
De Peter Gothar,
Samedi à 22h20 et dimanche
à 16h au Parisien.

C'est, à mon sens, un des films les plus rafraîchissants du festival. Une petite perle comme on en voit rarement, une œuvre originale, pleine d'invention et d'humour fin qui vous rapproche de l'humanité et vous redonne le goût du cinéma.

Harry, Jeanne et Denise habitent dans le même immeuble à Bruxelles. Ils se sentent tous les trois un peu paumés dans ce monde mal foutu et trop complexe pour eux. Harry, 28 ans, est orphelin et vient de débarquer en ville. Jeanne est conductrice de tram et vient de larguer son copain. Quant à Denise, ça fait 50 ans qu'elle pleure la perte de son mari dans sa loge de concierge d'où elle surveille toutes les allées et venues des locataires.

Jeanne et Harry s'aiment beaucoup. Or, s'aperçoivent-ils, ce n'est pas si facile d'aimer. Surtout pour Harry qui ne sait plus ce que le mot signifie depuis qu'il a perdu ses parents dans un accident. Il lui faudra du temps avant de réapprendre à aimer mais Jeanne, elle, veut forcer les choses. Denise les aidera dans leur tentative de rapprochement.

Avec un sens percutant du dialogue, une poésie charmante et un humour noir savoureux, le premier film de Frank Van Passel est un pur régal. C'est une comédie tournée avec une réelle liberté de ton, baignant dans des couleurs vives artificielles et se permettant de belles échappées lyriques qui s'intègrent parfaitement à l'esprit naïf de l'ensemble.

Van Passel fait preuve d'un véritable sens d'écriture cinématographique avec un souci du détail révélateur et un ton vif et alerte, se montrant capable de jouer sur toutes les gammes de l'émotion avec une finale d'une extrême tendresse. Une découverte à ne pas manquer.

Après *Le Ballon blanc*, une des plus belles révélations de l'année, le cinéma iranien frappe à nouveau aussi fort avec *Salam cinéma*. C'est une œuvre unique en son genre qui pose des questions essentielles sur l'éthique et l'enjeu du septième art.

Mohsen Makhmalbaf est un cinéaste très respecté en Iran, réputé notamment pour son film *Le Cycliste*. Il a voulu rendre un hommage au centenaire du cinéma en invitant par une annonce dans les journaux tous ceux et celles qui le désiraient à passer des auditions devant la caméra pour jouer dans un film dont ils sont «le sujet et les acteurs».

Ce film, c'est *Salam cinéma*, le résultat de ces essais dirigés par Makhmalbaf qui joue ici son propre rôle de metteur en scène. Il s'y montre sans pitié, cruel et machiavélique, manipulant à souhait ces pauvres aspirants au métier d'acteur à qui il fait subir une véritable séance de torture psychologique.

Il y a des moments hilarants dans ce film, surtout pendant les auditions en groupe où il leur demande de jouer des scènes de films d'action ou sentimentaux. Ça se corsera par la suite avec deux jeunes femmes à qui il demande de pleurer sur commande.

Elles ne se laisseront pas si facilement faire mais tomberont quand même dans son piège. «C'est le cinéma qui est cruel!», répond-t-il en guise d'explication.

Salam cinéma met au jour le jeu parfois pervers et méchant qui s'insère dans la relation passionnelle et quasi sadomasochiste qu'un réalisateur peut avoir avec ses acteurs. Du cinéma vérité poussé à son extrême d'une redoutable efficacité. Captivant.

L'effondrement du communisme n'a pas cinq ans et déjà on a oublié combien ça pouvait être triste et dur de vivre sous ce régime totalitaire. Et, curieusement, depuis qu'il a retrouvé sa liberté de parole, le cinéma des pays de l'Est ne nous a pas souvent donné l'occasion de nous rappeler cette terrible réalité.

Poste avancé du Hongrois Peter Gothar nous y ramène dès les premières images. On est dans un bureau de l'administration publique où, à la lumière d'un éclairage lugubre, des architectes travaillent dans une atmosphère sinistre. Gizella Weis est convoquée au bureau du directeur qui, grand sourire hypocrite et maints compliments, lui annonce qu'elle est transférée ailleurs. Mais où, on ne le saura jamais ni pourquoi. En fait, comment pour Gizella un long et pénible voyage en train, en autobus puis en autorail, qui va la mener au fin fond du pays, dans une région montagneuse où il n'y pas âme qui vive.

Poste avancé raconte, sur un rythme (trop) lent, le périple absurde de cette femme qui subit les pires humiliations et accepte son sort sans perdre le moral. Il lui sera ainsi interdit de téléphoner, de garder son livre; les étiquettes de ses petites culottes achetées à Paris seront même arrachées.

Ce film à l'intrigue kafkaïenne, tiré d'une nouvelle écrite en 1985 par Adam Bodor, instaure un climat glauque et terriblement oppressant. On a l'impression de vivre un cauchemar et il faut admettre qu'on a de la peine à supporter sa grisaille, le froid humide qu'il y règne et la mine patibulaire de ses personnages. Du même temps, on reste fasciné par cette évocation désespérée, à la limite du fantastique, de fin de monde.

de, de faire oublier le costume, l'époque, pour incarner un personnage qui aurait aussi bien pu vivre aujourd'hui.»

Sami Frey aime jouer dans les premiers films. Sauf qu'évidemment, ça change la dynamique entre comédien et chef d'orchestre. Les néophytes n'ont pas nécessairement le doigté des vieux de la vieille comme ce Sautet qui savait si finement l'alléger dans César et Rosalie. Il l'a constaté depuis belle lurette: «Les nouveaux réalisateurs laissent moins de marge de manœuvre aux comédiens.» Ça prend un temps d'ajustement supplémentaire, puis tout se met à rouler. Avec Benoit Barbier, et Caroline Sihol, la comédienne qui lui donnait la réplique dans des scènes

souvent très intimes et délicates à jouer de l'Amour conjugal, «chacun a appris à communiquer sans trop de paroles».

On l'aura compris, Sami Frey est de ces acteurs qui n'apprécient guère être dirigés de trop près. «Certains mots sont des éteignoirs pour un comédien, soupire-t-il. Quand un réalisateur vous dit: "alors ici, ce serait bien que vous pleuriez". Rien à faire. Je bloque. En nommant les choses, on brime la liberté d'action de l'autre, on coupe son élan.»

«Je ne crois pas à l'effort mais à la fluidité de pensée, poursuit le comédien. Pour moi, un bon cinéaste est celui qui met la caméra au bon endroit et vous laisse faire.»

Il affirme n'avoir jamais été ni totalement du cinéma, ni totalement du théâtre, marcher un peu sur la corde raide entre les deux. Encore que le théâtre soit l'élément qui le porte en profondeur, comme ce texte biblique de l'Écclésiaste qu'il récite sur les planches sous l'accompagnement des violoncelles, traversant la France en lançant au public: «Vanité des vanités et tout est vanité...» Ça lui va bien, ce texte sombre.

Lui qui participa à 35 ans de cinéma français (le tiers du parcours global du septième art), s'inquiète d'une production qui se vend aujourd'hui à la grosse audience et peut-être «comme les empires qui s'écroulent, finira par y laisser un jour sa griffe d'auteur».

SUITE DE LA PAGE 1

médie, goûter ces va-et-vient entre les genres, les époques. «A force d'habiter des peaux aussi différentes, on perd un peu de son identité, mais on gagne des structures, on s'enrichit de toutes ces vies traversées.»

«Plus je vieilliss plus on m'offre des rôles intéressants», constate-t-il. Il y a deux ans, Frey campa un incandescent Antonin Artaud dans le film de Gérard Mordillat, avant d'incarner l'Aramis de La Fille de D'Artagnan de Tavernier. Mais c'est sa présence dans *L'Amour conjugal*, premier long métrage de Benoît Barbier qui nous vaut sa présence au FFM.

FREY Dirigé... mais de loin

Le film, présenté samedi dans la section hors concours, sur un scénario de Pascal Quignard, raconte l'histoire d'un gentilhomme ruiné du XVIIIe qui carbure à la vengeance, tout comme la dame avec qui il convoie en justes noces. «Quand les vengeances s'épousent, les mariages sont réussis», écrit Quignard.

Le thème l'a intéressé. Sami Frey trouvait le titre d'une ironie profonde. Et puis son personnage de Nathan, replié sur lui-même, condamné à mort, haïeux, malheureux et presque muet, plein de force dramatique le faisait vibrer. Et voilà. «Dans cet univers de non-dit, où les gens sont bouclés sur leurs secrets, mon défi fut d'éviter la grimace, et l'attitu-

LE DEVOIR

LES BUREAUX DU DEVOIR SONT OUVERTS
DU LUNDI AU VENDREDI DE 9H00 À 16H30
2050, RUE DE BLEURY, 9^E ÉTAGE, MONTRÉAL, (QUÉBEC) H3A 3M9
RENSEIGNEMENTS ET ADMINISTRATION : (514) 985-3333PUBLICITÉ
AVIS PUBLICS (514) 985-3344
ANNONCES CLASSÉES (514) 985-3344
PUBLICITÉ (514) 985-3399 / télécopieur (514) 985-3390
NUMÉRO SANS FRAIS 1-800-363-0305SERVICE DES ABONNEMENTS
Les numéros de téléphone suivants
sont valables pour le service
de livraison par camélot et
pour les abonnements postaux.
DU LUNDI AU VENDREDI DE 8H00 À 16H30
Montréal (514) 985-3355 / télécopieur (514) 985-3390
Étérieur (sans frais) 1 800 463-7559

LE DEVOIR

LES SPORTS

ATHLÉTISME

Chasseurs d'or récompensés

Berlin (AFP) — Quatre athlètes se sont partagé les 20 kg d'or offerts aux vainqueurs des réunions d'athlétisme du «Golden Four», hier, à l'issue de la réunion de Berlin, où le choc tant attendu sur 5000 m Gibréslassi-Kiptanui n'a pas donné lieu à un record du monde.

Vainqueurs dans leur discipline respective à Oslo, Zurich, Bruxelles et Berlin, l'Américain Michael Johnson, la Belarusse Natalia Shikolenko, l'Américaine Gwen Torrence et l'Irlandaise Sonia O'Sullivan ont donc quitté Berlin plus riches d'environ 60 000 \$ chacun.

Michael Johnson (400 m) n'a pas forcé son talent pour s'imposer en 44 sec 56 devant son compatriote Derek Mills (44 sec 96) et le Kenyan Samson Kitur (45 sec 23). «L'Express» de Waco, double champion du monde à Goeteborg (200-400 m), a ainsi terminé en beauté une saison 1995 où tout lui a réussi.

Vainqueur de l'épreuve du 100 m lors des trois précédentes réunions, le Britannique Linford Christie était également venu espérer de l'or à Berlin. Mais le champion du monde canadien Donovan Bailey (27 ans) a eu raison des espoirs du «vieux» Christie (35 ans). Les deux hommes, crédités du même temps (10 sec 10), ont été départagés par la photo-finish.

L'Américaine Gwen Torrence, elle, a d'autant plus dominé le 200 m (20 sec 98) que sa grande rivale de la saison, la Jamaïcaine Merlene Ottey, s'est blessée à mi-course.

De son côté, Sonia O'Sullivan a confirmé qu'elle était bien la reine du demi-fond long en remportant le 5000 m (14 min 41 sec 40), devançant sa rivale la plus dangereuse, la Portugaise Fernanda Ribeiro de 3 sec 30.

Enfin, Natalia Shikolenko s'est imposée dans le concours du javelot avec un jet à 67 m 72, devant les Allemandes Steffi Nerius et Tanja Damaske.

Le 5000 m messieurs s'annonçait comme l'événement de la soirée. Il l'a été. Le recordman du monde éthiopien Haïlé Gibréslassi dominant de sept secondes le Kenyan Moses Kiptanui, son prédécesseur sur les tablettes mondiales. Mais surtout, «Gébré», s'il n'a pas battu son record à tout de même réalisé la deuxième meilleure performance mondiale de tous les temps (12 min 53 sec 19).

Champion et recordman du monde, le Britannique Jonathan Edwards a réalisé un bond à 17 m 35 ce qui lui a permis de l'emporter. De son côté, l'Algérien Noureddin Morceli s'est aisément imposé dans le mile (3 min 48 sec 26), mais sans approcher le record du monde.

En l'absence du champion du monde américain Allen Johnson, le 110 m haies est revenu à son compatriote Mark Crear (13 sec 28). Quant au 400 m dames, il a été remporté par la Jamaïcaine Deon Hemmings (54 sec 40) devant l'Américaine Tonja Buford.

Graf persiste, Pierce disparaît

New York (AFP) — Les tours passent et Steffi Graf est toujours en course. L'Allemande a ainsi bien négocié la troisième étape d'un parcours annoncé périlleux, disposant de la Française Nathalie Tauziat en deux sets (6-3, 6-3) pour parvenir en huitième de finale de l'US Open de tennis, hier à Flushing Meadow.

Mais la Française Mary Pierce, tête de série n° 6, n'a pas eu la même chance hier puisqu'elle a été éliminée au troisième tour de l'US Open de tennis par l'Américaine Amy Frazier en deux sets 6-3, 7-6 (8/6).

Pierce, «reine» de l'Australie, a accumulé les fautes directes pour succomber en 1 heure et 27 minutes face à la 21^e joueuse mondiale.

La Canadienne Patricia Hy-Boulais a de son côté été éliminée au troisième tour par la Suisse Martina Hingis, 4-6, 6-1, 6-4.

Hy-Boulais, 73^e joueuse mondiale, a fait mieux que résister à Hingis, jeune prodige (14 ans) classé au 18^e rang mondial, empêchant la première manche et se battant sur chaque balle dans la troisième avant de s'incliner.

Au prochain tour, Hingis affrontera la gagnante de la rencontre opposant l'Argentine Gabriela Sabatini (n° 9) à la Belge Sabine Appelmans.

Dans le cas de Graf, il est vrai que l'Allemande affrontait un adversaire face à laquelle elle ne s'était jamais inclinée lors des 17 précédentes confrontations. Et pour la 18^e fois consécutivement, elle n'a pas cédé un set!

«J'aime la façon dont elle joue. Je me sens à l'aise contre elle», a commenté Steffi Graf, co-n° 1 mondiale avec Monica Seles après avoir conclu en 62 minutes.

A en croire Tauziat, Graf gère parfaitement la situation troublée dans laquelle elle se trouve depuis l'emprisonnement de son père en raison de problèmes fiscaux.

L'Allemande a certes commis 21 fautes directes et 4 double-fautes. Mais elle a dominé l'échange grâce notamment à de longs et puissants revers, fut efficace à la volée (trois sur trois), audacieuse dans les lobs, et plus détendue...

Au point de lâcher un ou deux sourires. «J'ai joué un ou deux points qui m'ont fait sourire, a-



Steffi Graf

telle concédé. Cela montre que j'étais plus relax. Mais je pense qu'il faut plus que cela pour me faire rire... si c'est ce que vous voulez savoir.»

Graf se contente pour l'heure de l'essentiel, à savoir sa qualification pour les huitième de finale où elle rencontrera la gagnante d'une bataille américaine entre Gigi Fernandez et Chanda Rubin.

Sans faire de bruit, la Belarusse Natalia Zvereva a poursuivi également sa progression en disposant en deux sets (6-4, 7-6) de l'Américaine Ann Grossman. Elle affrontera au prochain tour l'Américaine Amy Frazier.

Chez les messieurs, les têtes de série ont souffert pour parvenir au troisième tour. L'Américain Michael Chang (n° 5) dut batailler durant près de trois heures pour franchir son deuxième obstacle italien, Stefano Pescosolido (4-6, 6-3, 6-4, 6-4).

Plus malheureux fut le Suédois Thomas Enqvist (n° 7). Lui, qui avait tremblé cinq sets au premier tour face au Chilien Marcelo Rios, a chuté en quatre manches sous les coups du Zimbabwéen Byron Black: 6-4, 6-2, 3-6, 6-3.

Flushing Meadow

Sampras et Sabatini continuent, Lareau se retire

New York (AFP) — L'Américain Pete Sampras, tête de série N.2, a franchi le deuxième tour de l'US Open de tennis, dernière étape du Grand Chelem, en battant le Péruvien Jaime Yzaga, 6-1, 6-4, 6-3 hier à Flushing Meadow.

Sampras, double vainqueur de l'épreuve (1990 et 93), a mis une heure et 32 minutes pour prendre sa revanche sur Yzaga, l'homme qui l'avait surpris au quatrième tour.

Au prochain tour, le vainqueur de Wimbledon affrontera l'Australien

Mark Philippoussis, 93^e mondial, qui dispute son premier US Open.

Par ailleurs, l'Argentine Gabriela Sabatini, tête de série N.9, a franchi le troisième tour en battant hier soir la Belge Sabine Appelmans, 6-1, 6-1.

Sabatini, qui s'est imposée en une heure et 8 minutes, affrontera au prochain tour la jeune Suissesse Martina Hingis (14 ans).

Enfin, Jim Courier (USA/N.14) a battu le Canadien Sebastien Lareau 6-3, 6-4, 6-4.

BASEBALL

LIGUE NATIONALE				LIGUE AMÉRICAINNE			
(Parties d'hier non comprises)				(Parties d'hier non comprises)			
Section Est				Section Est			
G	P	Moy.	Diff.	G	P	Moy.	Diff.
Atlanta	73	42	635	Boston	71	45	.612
Philadelphie	60	57	513	New York	57	59	.491
Montréal	56	60	483	Baltimore	54	62	.466
Floride	52	62	456	Toronto	49	66	.426
New York	51	63	447	Detroit	47	68	.409
Section Centrale				Section Centrale			
Cincinnati	72	43	626	Cleveland	80	35	.696
Houston	59	57	509	Kansas City	58	56	.509
Chicago	58	58	500	Milwaukee	58	58	.500
Pittsburgh	49	67	422	Chicago	50	64	.439
St. Louis	49	67	422	Minnesota	42	72	.368
Section Ouest				Section Ouest			
Los Angeles	61	56	521	Californie	67	50	.573
Colorado	60	56	517	Seattle	59	57	.509
San Diego	56	59	487	Texas	59	57	.509
San Francisco	54	62	465	Oakland	58	60	.492

FOOTBALL AMÉRICAIN

Vers le Super Bowl

Pronostiquer est un art délicat qui exige de la méthode, de l'intuition et beaucoup de chance. Vous seriez donc bien avisés de ne pas parier votre plus belle chemise sur les prévisions qui suivent. Après plus de vingt ans à me passionner pour le football de la NFL, j'ai sans doute un peu d'intuition, mais ma méthode se résume à regarder beaucoup de matchs, à lire quelques revues spécialisées et à participer à des pools. En fait, du football j'en mange. Je ne sais pas pourquoi mais le plus beau mois de l'année, c'est septembre, le temps de se mouiller, et le plus triste février, le temps de sécher ses larmes. Cette année je me mouille en public.

ROBERT SALETTI
COLLABORATION SPÉCIALE

Section Centrale de l'Association nationale

Quatre bons et un cimetièrre

5- Vikings, Bears, Packers et Lions pourront-ils répéter leur exploit?

Une seule fois dans l'histoire de la NFL, quatre équipes d'une même section ont participé aux éliminatoires. C'était l'an dernier dans la centrale de l'Association américaine. Mais ni Minnesota, ni Green Bay, ni Detroit, ni Chicago, n'est allé très loin. Cette année, la section «Black and Blue» restera probablement la plus compétitive de la ligue, mais à prime abord aucun club n'apparaît assez fort pour damer le pion à Dallas ou San Francisco et se rendre en finale. A moins que...

Minnesota (10-6)
Avec une fiche de 30-18 et deux titres en trois ans, on peut dire que Dennis Green a fait un remarquable boulot à la tête des Vikings. L'an passé, l'attaque a été rebâtie presque au complet et les résultats ont été plus que satisfaisants. Mais Green est 0 en 3 au cours des éliminatoires. C'est maintenant au tour de la défensive d'être revampée à cause des départs des joueurs de ligne Robert Harris (Giants) et Henry Thomas (Detroit), du second Carlos Jenkins (St. Louis) et des demis Todd Scott (Jets) et Anthony Parker (St. Louis). Sont appelés à la rescousse le second Broderick Thomas (Detroit) et les demis Charles Mincy (Kansas City), Donald Frank (Raiders) et Harlon Barnett (Nouvelle-Angleterre). A l'attaque, le demi Terry Allen est rendu à Washington, mais le quart Warren Moon est de retour à 39 ans et avec une épaule amochée.

Green Bay (9-7)
Sous les ordres de Mike Holmgren, les Packers viennent de connaître trois saisons consécutives de 9-7. Trois saisons gagnantes de suite, cela ne s'était pas vu depuis l'ère Lombardi. Mais les Packers viennent de perdre le receveur Sterling Sharpe, victime d'une blessure au cou qui a écourté sa prolifique carrière. Mark Ingram (Miami) fait figure de pâle substitut. Le quart Brett Favre semble par contre avoir échos pour de bon et comme il joue dans un véritable système (eh oui, importé des 49^{ers}), la perte sera peut-être moins lourde qu'il n'y paraît. Aux dernières nouvelles, l'aïlier rapproché Keith Jackson (Miami) ne s'était pas rapporté au camp.

Detroit (9-7)
Instructeur-chat, Wayne Fontes renait à chaque fois que ses jours sont comptés, ce qui lui arrive une année sur deux. Après sept ans, ses Lions ont une fiche de 52-53, obtenue en alternant les bonnes et les mauvaises saisons. Son incapacité à développer un quart-arrière digne de ce nom pourrait finalement jouer contre lui, à moins que Scott Mitchell ne justifie enfin son contrat de 11 millions. Ont quitté les rangs: le meilleur retourneur de botté de la ligue, Mel Gray (Houston), le quart substitut Dave Krieg (Arizona), les ailiers défensifs Kelvin Pritchett (Jacksonville) et Marc Spindler (Tampa Bay) et le second Broderick Thomas (Minnesota). Sont arrivés dans la ville de l'auto: le quart Don Majkowski (In-

dianapolis), le plaqueur défensif Henry Thomas (Minnesota) et le botteur Mark Royals (Pittsburgh).

Chicago (9-7)
Les Bears sont une équipe sans véritable quart, sans vedette non plus, faible contre la course au sol. L'instructeur Dave Wannstedt a fait des petits miracles l'an passé. L'arrivée du demi à l'attaque, Rashaan Salaam, le gagnant du Heisman, et du receveur Michael Timpson (Nouvelle-Angleterre) devrait raviver un peu l'offensive. Les Bears, l'équipe la moins punie de la ligue, ont perdu deux demis défensifs à la suite du départ de Shaun Gayle (San Diego) et de Maurice Douglass (Giants). Marty Carter (Tampa Bay) comblera l'un de ces postes.

Tampa Bay (6-10)
Les Buccaneers n'ont jamais perdu moins dix matchs depuis 12 ans. C'est un cimetièrre à premiers choix au repêchage. Il sera intéressant de voir ce qui arrivera à Trent Dilfer, le premier choix de l'an dernier. Les Buccaneers ont échangé un bon jeune quart, Craig Erickson (Indianapolis), pour le faire jouer. La pêche aux joueurs autonomes a été plutôt bonne avec comme principales prises le receveur Alvin Harper (Dallas), le botteur Reggy Roby (Washington), l'aïlier défensif Marc Spindler (Detroit) et le demi défensif Kenneth Gant (Dallas). Mentionnons aussi l'arrivée du coordonnateur défensif Rusty Tillman en provenance de Seattle.
Robert Saletti

faire une différence, mais c'est le cas. Trois équipes seraient principalement en lice: Dallas, Miami et San Francisco. Je pense que celle qui bénéficierait le plus de son arrivée, c'est Miami à qui il ne manque qu'un ou deux piliers défensifs pour aspirer aux grands honneurs. Pourquoi il arrive, les Dolphins sont mon choix logique pour dominer l'Association américaine.

Leur principale menace devrait venir des Browns de Cleveland et des Patriots de la Nouvelle-Angleterre, mon choix sentimental (la lutte entre le cœur et la raison est un des troubles plaisirs du pronostiqueur). Les premiers sont faibles au poste de quart et les seconds manquent de profondeur. Quant aux Chargers de San Diego, ils auront fort à faire pour répéter leur exploit dans une section relevée. Les Steelers de Pittsburgh seront dangereux le jour où ils auront compris qu'une attaque au sol redoutable, quand elle est prévisible, ne suffit pas.

Dans l'Association nationale, aucune nouvelle puissance ne semble vouloir émerger. Mon choix sentimental serait les Packers de Green Bay, même sans Sterling Sharpe. A cause du coaching. De tous les élèves de Bill Walsh qui roulent leur bosse dans la ligue (on en compte

aussi à Denver, Minnesota, Oakland, Philadelphie, Tampa Bay), Mike Holmgren est celui qui a le sourire le plus naturel, une bouille de gars bien dans sa peau et confiant dans son système (je vous disais que c'était assez intuitif). J'aime bien aussi les nouveaux Bears de Chicago, mais ce ne sera pas pour cette année. Je crois bien que les Giants de New York, avec une équipe inférieure à bien d'autres, participeront aux éliminatoires. *Because* le coaching encore une fois. Mais mon vrai choix sentimental, ce sont les 49^{ers}. Ils l'étaient en fait il y a quinze ans et on ne trahit pas facilement un premier amour.

En somme, le Super Bowl de cette année verra les 49ers vaincre les Dolphins comme il y a onze ans (Ah! Steve Young contre Dan Marino, Jerry Rice contre (?) Deion Sanders). Si j'avais plus d'argent à perdre, je tenterais peut-être le diable et je miserais sur un Super Bowl Patriots-Packers.

En très résumé, les champions de section seront Miami, Cleveland, Oakland, Dallas, Green Bay et San Francisco, et les meilleurs deuxièmes, Nouvelle-Angleterre, Pittsburgh et Kansas City dans l'Américaine et à New York, Chicago et Detroit dans la Nationale. Bonne saison.

Section ouest de l'Association nationale

À l'ouest, rien de nouveau

6- Même moins forts, San Francisco est dans une classe à part

Champions de section 10 fois au cours des 12 dernières années, première équipe à remporter cinq Super Bowl, dont les deux derniers par une marge inédite, les 49^{ers} ne peuvent que redescendre... éventuellement. Ils seront certainement moins sensationnels cette année, mais le reste de la section est si faible que ce serait une aberration si San Francisco ne remportait pas un 11^e titre en 13 ans. Parlant d'aberration, avec le déménagement des Rams à St. Louis et la naissance des Panthers de la Caroline, il n'y a plus qu'une équipe sur cinq qui soit dans l'ouest, San Francisco.

San Francisco (13-3)
En six ans, Georges Seifert a gagné deux Super Bowl, participé à cinq finales d'association et compilé le meilleur pourcentage de victoires-défaites de l'histoire de la NFL. Si Steve Young a chassé le fantôme de Montana, Seifert en a fait autant avec celui de Bill Walsh. Mais la tâche s'annonce plus ardue cette année. Qu'on pense au départ de Ricky Waters (Philadelphie), un demi polyvalent toujours sur le terrain, ou à celui des deux coordonnateurs offensifs (Mike Shanahan, Denver) et défensif (Ray Rhodes, Philadelphie), remplacés par Marc Trestman et Pete Carroll (Jets). Pour ce qui est de l'attaque terrestre, l'excellent centre-arrière William Floyd devra prendre les bouchées doubles.

Nouvelle-Orléans (7-9)
En chute plus ou moins libre de

puis deux ans, les Saints, croyez-le ou non, sont devenus une équipe offensive après avoir eu une des défensives les plus coriaces pendant de nombreuses années. L'an dernier, l'attaque s'est classée neuvième et la défensive 27^e. Jim Mora, un instructeur conservateur, a dû s'arracher les cheveux. Mais qu'à cela ne tienne, les Saints ne sont pas moribonds. Le quart Jim Everett a connu une bonne saison et la cueillette de joueurs autonomes a donné l'excitant demi de coin Eric Allen (Philadelphie) et le second Rufus Porter (Seattle). Le dernier maillon de ce qui fut autrefois la meilleure ligne secondaire du football, Sam Mills, est parti (Caroline).

Atlanta (7-9)
Les Falcons seront une relique cette année. Pilotant la dernière équipe à utiliser encore le «run and shoot», June Jones tentera de prouver que le reste de la ligue a tort et de donner à Atlanta sa deuxième saison victorieuse en 12 ans. L'indiscipliné Andre Rison étant parti (Cleveland), le fardeau de l'attaque aérienne reposera sur le surprenant Terance Mathis (111 réceptions!), et les nouveaux venus J. J. Birden (Kansas City) et Eric Metcalf (Cleveland). Le quart Jeff George a bien fait à sa première saison avec l'équipe. On compte sur le repêchage pour améliorer la fort suspecte défensive (24^e rang).

Saint-Louis (4-12)
Les Rams ont démenagé à St.

Louis, peut-être pour se faire oublier. Nouvelle ville, mais aussi nouvel instructeur-chef en Rich Brooks, une recrue (université de l'Oregon). Brooks devra revigorer l'attaque au sol qui a périéclité du cinquième au 25^e rang. La perte du garde Tom Newberry (Pittsburgh) n'aidera pas, pas plus que celle du rapide receveur Flipper Anderson (Indianapolis). Deux acquisitions intéressantes: les seconds Carlos Jenkins (Minnesota) et Keith McCants (Tampa Bay).

Caroline (0-0)
Piloté par Dom Capers, l'ex-coordonnateur défensif des Steelers, la nouvelle équipe des Panthers a engagé une «pléiade» de joueurs autonomes dont le quart Frank Reich (Buffalo), les joueurs de ligne défensive Mike Fox (Giants) et Gerald Williams (Pittsburgh) et un quatuor de seconds aguerris, soit Sam Mills (Nouvelle-Orléans), Lamar Lathon (Houston), Darion Conner (Nouvelle-Orléans) et Frank Stams (Cleveland). Capers avait bâti, selon plusieurs, la meilleure défensive du football à Pittsburgh. Celle des Panthers semble bien partie.
Robert Saletti

FOOTBALL			
Dimanche	Cincinnati à Indianapolis	Jets à Miami	San Diego à Los Angeles
	Cleveland en N.-Angleterre	Kansas City à Seattle	Arizona à Washington
	Houston à Jacksonville	Minnesota à Chicago	Buffalo à Denver
	Caroline à Atlanta	Buffalo à Denver	Landi
	SF en N.-Orléans	St. Louis à Green Bay	Dallas à Giants
	TB à Philadelphie	Detroit à Pittsburgh	